

# ANTHOLOGIE DE TEXTES SUR LA POLÉMOLOGIE

François-Bernard Huyghe Été 2008



Une science de la guerre ?

Textes publiés dans :

I Université d'été du [Gipri](#)

II [Héritage et actualité de la polémologie](#)

III sur le site [huyghe.fr](http://huyghe.fr)

IV revue [Medium](#)



Qui est en guerre ? Contre qui ? Et comment le sait-on ? Il y a quelques années, ces questions auraient paru absurdes.

La guerre [indéfinissable](#), [asymétrique](#), [symbolique](#), [informationnelle](#) change de [visage](#)

## INTRODUCTION

Qui est en guerre ? Contre qui ? Et comment le sait-on ? Il y a quelques années, ces questions auraient paru absurdes. La guerre était l'affaire des États (ou de groupes armés qui voulaient s'emparer de l'État, donc du monopole de la violence légitime, et il était alors convenu de parler de «guerre civile»).

- La guerre entraînait certains actes de langage : on la proclamait pour mobiliser son camp, au moins moralement, on la déclarait à l'autre, on l'exaltait par des discours, on la concluait par un écrit, tel un traité, on l'inscrivait dans les livres d'histoire ou sur des monuments. Le but était d'imposer le silence : silence des armes, silence du vaincu qui renoncerait à s'adresser à la postérité et à énoncer sa prétention politique
- L'état de guerre – une période avec un début et une fin- supposait des codes spécifiques : elle était ou bien juste ou bien injuste au regard du droit des gens ; des professionnels, les militaires (et eux seuls), avaient en fonction des circonstances le droit de tuer ou pas Chacun savait s'il était combattant (éventuellement « sans uniforme ») ou civil. La distinction ennemi privé / ennemi public était indépassable (extros contre polemos en grec, hostis contre inimicus en latin, etc..)
- La guerre se déroulait en un lieu connu : front, champs de bataille, zones occupées ou libérées. Un coup d'œil sur la carte montrait quelles troupes progressaient et lesquelles se repliaient.
- La guerre s'accompagnait de destruction à commencer par un taux de mortalité anormal. : cette expérience du sacrifice revenait à chaque génération par cycles et apparaissait comme inhérente à la condition humaine. La belligérance, catégorie anthropologique fondamentale, stimulait les plus fortes passions de notre espèce.
- Les belligérants savaient qu'ils participaient à un conflit armé collectif ayant des fins politiques. Ils continuaient à s'infliger des dommages ou à occuper leur territoire respectif, jusqu'à la victoire ou au compromis (traité). Victoire ou compromis devaient modifier un rapport de souveraineté ou de pouvoir et s'inscrire dans l'Histoire. Le vaincu reconnaissait sa défaite ou disparaissait comme acteur (massacré, par exemple).

En termes de communication, de normes, de temps, d'espace, de forces, de conscience et de finalité, la distinction entre guerre et paix était aussi fondatrice qu'incontestable.

Tout ce que nous venons de rappeler correspond à une vision « classique » européenne ; celle de penseurs aussi divers que Clausewitz, Hegel, Weber, Schmitt, Freud, Caillois, Bouthoul, Aron, ... et qui paraît aujourd'hui si désuète.

## Sommes-nous en guerre ?

La plupart d'entre nous répondront non : ils ont le sentiment que les grandes tueries entre Européens appartiennent au passé. Si notre armée ou celle de nos voisins se retrouvent dans des zones de conflits, c'est dans le cadre d'opérations dites de construction de la paix, théoriquement pour séparer des belligérants. Le plus souvent sous mandat international.

Nous avons si peu, nous Français, le sentiment d'être en guerre que la mort de quelques soldats d'élite en Afghanistan fait moins de bruit qu'un caillassage de CRS. Et il faut que la presse évoque l'éventualité d'un retrait de nos troupes pour que nous réalisons que nous étions engagés là-bas.

Outre-atlantique la réponse serait sans doute différente. La population n'a pas la même perception des périls. D'abord en raison du nombre de boys qui perdent leur vie en Irak et parce que les États-Unis sont officiellement entrés dans la « Guerre globale contre le terrorisme » proclamée le 12 Septembre 2001 par le président G.W. Bush. Les Colombiens, les Somaliens ou quelques dizaines d'autres peuples subissant un fort taux de mortalité du fait de groupes armés sont-ils en guerre ?

Tout dépend de la façon dont on définit fixe ses limites par rapport à la guérilla, à la répression sanglante, au massacre de civils. La guerre « classique » précédée par une déclaration, conclue par un traité et menée par des troupes en uniforme luttant sur un front est devenue une exception. Il est évident que nous sommes sortis du système des traités de Westphalie. Ils établissaient le droit européen de la guerre (droit à la guerre et droit dans la guerre, jus ad bellum et jus in bello). Ils supposaient un modèle de la souveraineté et de la symétrie.

Nous sommes entrés dans l'ère des conflits post étatiques (il devient de plus en plus rare que les deux protagonistes soient des États reconnus). À certains égards, ce sont aussi des conflits post-politiques dans la mesure où la criminalisation de l'adversaire, l'appel aux valeurs éthiques (lutte contre le Mal absolu), religieuses, identitaires ethniques ont occulté les dimensions fondamentales de la politique dans notre tradition philosophique : la désignation de l'ennemi par l'instance souveraine, la séparation entre violence limitée et maîtrisée sur le territoire du souverain et violence symétrique entre territoires souverains.

Les conflits tendent désormais à l'asymétrie : le faible usant de moyens et des ressources sans commune mesure qualitative et quantitative avec le fort ne cherche pas à occuper sa capitale ou à lui faire signer de reddition mais à le décourager, à saper son moral ou ses appuis internationaux, à le contraindre à se retirer de sa terre, à l'humilier. Du moins là où le faible ne massacre pas artisanalement l'absolument faible : les populations désarmées. La distinction canonique entre le militaire qui fait la guerre, le civil qui la subit sans y participer et le politique en décide début et fin, cette distinction-là n'a plus guère de sens face à tant de groupes armés dits de libération, de partisans, de résistances, milices, groupes criminels, groupes terroristes, guérillas, etc. dans tant de zones grises de chaos. Pas plus que des notions comme front, arrière, bataille, neutre, non-belligérant...

Mais la guerre ne peut être seulement une affaire de perception. Une mode actuelle tendrait à fondre son concept dans la catégorie générale des violences structurelles, des crises et des catastrophes, au même titre que les famines ou les drames écologiques.

Mais il faut bien peser avant de renoncer à une catégorie qui a structuré toute la pensée – et pas seulement en Occident- depuis plusieurs siècles :

-la distinction de l'inimitié privée et publique (*extros et polemos, hostis et inimicus...*), distinction qui se retrouve en arabe, en chinois...

-l'opposition entre une violence légitime - tuer quelqu'un en raison de son appartenance à une communauté armée ennemie -

et une violence inspirée par la haine ou le désir individuels – tuer l'autre pour ce qu'il est ou pour ce qu'il a.

Pour traiter la question « Planétarisation de la violence politique et du crime organisé », il faut la subdiviser en plusieurs autres sur la nature du crime, de la violence collective, publique, privée, guerrière ou non... Mais il faut d'abord se mettre d'accord sur un constat de mondialisation de la violence collective armée.

**1) La guerre est-elle mondiale ?** Une façon d'aborder la question serait de se demander si la mondialisation est belligène en soi. Dans cette hypothèse, les flux financiers, informationnels, de marchandises voire migratoires seraient cause de tension et d'affrontement.

Beaucoup attendaient l'apaisement par la mondialisation :

- meilleure connaissance des autres grâce à la communication, - progrès du commerce adoucissant les relations entre les peuples,

- partage des mêmes valeurs démocratiques et de la même culture,

- prospérité - voire fin de l'Histoire.

Or l'économie triomphante n'instaurerait pas l'échange généralisé mais la guerre de tous contre tous. Beaucoup ajoutent même : c'est la guerre des mondialistes. Une guerre voulue par quelques idéologues. Les plus agressifs sont des néo-conservateurs US partisans d'une mondialisation «hard». Ils ne lésinent pas sur les métaphores : celle du shérif qui, comme Gary Cooper dans « *Le Train sifflera trois fois* », est obligé malgré lui d'affronter les truands tandis que les lâches (les Européens) se terrent, l'image de l'Empire bienveillant ou sans complexe, s'étendant pour le bien de tous sans en attendre de bénéfice ou de colonie.

Le programme « neocons » comprend l'élimination des groupes terroristes, des États voyous et des détenteurs d'armes de destruction massive, au besoin par une guerre dite « préemptive ». Mais il comprend aussi la démocratisation du Grand Moyen-Orient, le remplacement de dictatures par des gouvernements issus de vraies élections. Ce programme évoque une lutte sans limites ni frontières pour convertir la planète aux valeurs démocratiques ; il pourrait bien déboucher sur la guerre sans fin.

Du reste, même ses « partisans » parlent de « *long war* » de plusieurs décennies En face, d'autres partisans d'une autre guerre illimitée : les jihadistes. Leur but est l'extension universelle des terres d'Islam – et pourquoi pas le rétablissement du califat détruit par les Mongols en 1258 - . Du moins, ils comptent mener un jihad, à leurs yeux, purement défensif, en tout lieu et sans limites contre les Juifs et les croisés.

En somme nous aurions connu en moins d'une génération trois bouleversements dans notre

vision de la conflictualité :

- La guerre froide, dont la caractéristique principale fut de ne pas éclater et de se traduire par une multitude de conflits locaux, tandis que les deux principaux acteurs se refusaient dans les faits à monter aux extrêmes
- La courte période entre les deux guerres du Golfe où il sembla un moment que l'Occident mènerait des guerres policières ou humanitaires (Première Guerre du Golfe, Somalie, Kosovo...). Dans des opérations de « contrôle », menées au nom du concert des nations, les forts réprimaient des apprentis dictateurs (Saddam et Milosevic figurés comme nouvel Hitler), sauvaient des populations et des réfugiés et rétablissaient l'ordre du centre vers la périphérie
- L'ère ouverte par la proclamation d'une guerre « globale au terrorisme », dont certains, comme Eliot Cohen ou James Woolsey n'hésitent pas à qualifier de « quatrième guerre mondiale ».

Leur argument est que les États-Unis après avoir gagné la première Guerre contre les autocraties nationalistes européennes, puis la Seconde contre le fascisme, puis la troisième (la guerre froide) contre le communisme, devraient maintenant se battre au profit de l'humanité entière contre l'islamo-fascisme, ou contre « ceux qui haïssent la liberté ».

C'est une terminologie qui suscite des critiques et pas seulement sémantiques ; la moindre n'est pas que la proclamation d'une guerre mondiale risque de se transformer en prophétie auto-réalisatrice en guerre des civilisations, en guerre perpétuelle en vue d'une paix impossible, ou encore en machine à multiplier les ennemis. Rappelons les principaux arguments contre la rhétorique martiale de « guerre mondiale » :

- Pas plus que la Guerre Froide, elle n'est vraiment mondiale, même s'il peut y avoir sporadiquement des attentats touchant des cibles dispersées dans tous les pays - Ce serait faire trop d'honneur aux terroristes que de les mettre sur le même plan qu'une puissance étatique
- Il est impossible de faire la guerre au terrorisme, méthode de lutte au même titre que la Blitzkrieg et non entité nationale ou juridique. Le terrorisme peut préparer la guerre (le temps qu'un groupe atteigne la taille critique où il peut mener une vraie guérilla, par exemple) ; il peut être un substitut de la guerre (pour ceux qui ont des bombes humaines mais pas d'avions ou de missiles) ; il peut être un moyen de contrainte politique et symbolique (il vise davantage à un effet psychologique qu'à des résultats militaires) et à ce titre, il peut mener à une certaine paix (le retrait d'une puissance coloniale d'un territoire qu'elle occupait p.e.). Mais en aucun cas, le terrorisme n'est un ennemi en soi.
- Certains ont proposé de parler de guerre « à l'islamisme » ou imaginé des formulations grotesques comme « lutte globale contre l'extrémisme violent » (*Struggle Against Global Extremism*) qui offusquerait moins les populations arabes. On se souvient de D. Rumsfeld parlant de *Struggle against enemies of freedom and civilization*. Mais cela ne fait que traduire le même embarras à nommer « un » adversaire. Et pour cause. L'unicité de la guerre (contre des groupes clandestins, contre des idéologies, contre des régimes en raison de leur nature dictatoriale ou de leur volonté d'acquérir l'arme atomique) n'existe que dans la réprobation morale commune que suscitent toutes ces cibles.
- La criminalisation de la guerre, tendance à assimiler l'ennemi non pas à un égal avec qui l'on peut conclure un traité de paix reflet d'un rapport de force, mais à un ennemi du genre humain, incarnant un principe du Mal (et dont souvent son propre peuple serait la première victime qu'il faut libérer), ce principe-là, déjà inauguré lors de la Première Guerre Mondiale, atteint ses propres limites. La quatrième guerre mondiale serait donc une métaphore (au

même titre que guerre psychologique, guerre économique ou guerre des images).

Au moins autant qu'à désarmer des armées ou occuper des provinces, elle vise des fins d'affirmation symbolique et des effets de croyance :

- Gagner une bataille « pour les cœurs et les esprits »,
- Dissiper le mythe d'une pusillanimité de l'Occident face à la violence,
- Compenser l'humiliation du 11 Septembre, -Désarmer jusqu'à la moindre velléité d'attaquer les USA,
- Répandre sur la Terre l'amour de la liberté (ou du moins les régimes démocratiques et de marché bien intégrés dans la mondialisation).

Mais cela se traduit au final par de vrais bombardements sur de vraies capitales et l'occupation de pays par de vraies troupes. Une mission, qui, par définition, ne peut se borner dans l'espace et dans le temps est bien planétaire.

Et il s'y oppose bien une stratégie terroriste planétaire. Elle choisit ses cibles en fonction de critères tout aussi symboliques (des tours, une boîte de nuit, une ambassade, les moyens de transport dans ou vers une capitale européenne, une zone touristique, mais aussi une représentation d'un régime arabe « collaborateur », un lieu de culte,...). Elle se révèle aussi comme sans frontière.

## 2) Est-ce une guerre ?

On peut définir la guerre par des critères objectifs. Le plus évident est un certain type de mortalité : «état d'un groupe humain souverain, c'est-à-dire doté d'autonomie politique, dont la mortalité comporte une part d'homicides collectifs organisés et dirigés. » (pour le Glossaire polémologique des termes de violence).

Des ONG (tel le Sipris dans son rapport annuel) se livrent à une atroce comptabilité d'où il ressort :

- Que le nombre des conflits n'a pas augmenté depuis la fin de la Guerre froide, au contraire.
- Qu'il n'y a aucune commune mesure entre le caractère mortifère d'un conflit et sa capacité d'intéresser les médias occidentaux.
- Que les conflits à faible technologie ne sont pas moins mortels que ceux qui emploient des armes plus modernes. Dans tous les cas, que les taux de pertes des armées high tech sont sans commune mesure avec celle de leurs adversaires.
- Que les conflits modernes tuent surtout des civils. Il vaut souvent mieux être militaire pour sauver sa peau (ce paradoxe s'est révélé lors de la première guerre du Golfe : statistiquement, le taux de mortalité des GI's sur le front était moins élevé que celui des jeunes gens du même âge restés au pays).
- Qu'il y a eu plus de 175 conflits armés faisant sans doute trente millions de morts depuis 1945, mais qu'ils impliquent de moins en moins des armées régulières dans une relation symétrique. Il est bien connu que la guerre est la période où les pères enterrent les fils et non le contraire, mais elle ne se réduit pas à des chiffres de mortalité.

Elle est aussi selon la définition d'Alberico Gentilis dans son *De jure bellis* de 1597 *armorum publicorum justa contentio*. (La guerre est un conflit armé, public et juste). Depuis, toutes les définitions juridiques ont combiné avec plus ou moins de bonheur ces notions :

- Un conflit, or la notion de conflit suppose un concept très particulier : celui de victoire. La victoire est la situation théorisée par Clausewitz où la volonté d'un des acteurs cède à l'autre

et où il renonce à l'usage des armes. On notera que la victoire est en principe synonyme de paix. Comme le faisait remarquer Saint Augustin « Nous faisons la guerre en vue de la paix », donc en vue d'un ordre politique stable du monde, excluant la reprise du conflit. Cet ordre souvent concrétisé par le droit, certes favorables à nos intérêts ou conforme à nos idéologies, s'inscrira dans l'histoire. Même la paix des cimetières par extermination de l'adversaire, reste une paix.

- Des armes, outils spécifiques pour cette activité, outils qui agissent sur les corps, mais aussi sur le cerveau d'autrui, notamment par la peur. Les armes sont avec les médias les deux seuls instruments destinés à opérer sur le psychisme humain.

- Ce conflit doit être mené par une communauté (tel «le peuple en arme» ou les guerriers de la tribu), au nom d'une communauté et pour le bien supposé d'une communauté (même si chacun sait bien en réalité que les guerres peuvent servir la fantaisie du Prince ou les intérêts des marchands de canons). Cette communauté a une identité organisationnelle et symbolique

- Le conflit a par conséquent une durée, résultant de cette organisation finalisée. Il ne se résume pas à une seule bataille, et vise à une perspective à plus ou moins long terme. On est ou bien en état de guerre ou bien état de paix, et ce pour un certain temps. Certains pensent même que le conflit est une action pour l'histoire voire pour l'éternité.

- Enfin le conflit est juste au regard de ses acteurs. Phénomène altruiste (on lutte et l'on meurt pour les siens), c'est aussi un phénomène moral, soutenu par une notion de Bien, par contraste avec une violence privée, condamnable et de statut inférieur.

### 3) Adieu à la guerre ?

Nous assistons visiblement à la confusion de toutes les catégories que nous pensions immuables. Et la fameuse phrase de Clausewitz, « la guerre est un caméléon », prend un sens ironique.

Ainsi dans le cadre de la *Global War On Terror* :

- Personne ne peut plus définir le critère de la victoire.

Comme l'avait répondu D. Rumsfeld à un journaliste, la guerre prendra fin « *quand personne ne songera plus à s'en prendre au mode de vie américain* » Sans capitale ennemie à occuper, sans généraux pour signer une reddition ou même sans population adverse à exterminer, la victoire devient vague. Et la victoire adverse semble tout aussi utopique (l'établissement d'un émirat salafiste à Washington D.C. n'étant pas envisageable à très court terme).

- Tout devient arme : l'information, la propagation de la terreur, les armes non conventionnelles la guerre économique, les médias, les attaques informatiques, bref tout ce que la stratégie chinoise nomme guerre illimitée.

- L'identité des acteurs et la désignation de l'ennemi sont tout aussi problématiques : axe du Mal, terrorisme, islamisme, États voyous... Peut-être même s'agit-il de faire la guerre au sentiment de peur ou à l'hostilité elle-même.

- La durée du conflit (dont il devient difficile rétrospectivement de décider quand il a éclaté) est unimaginable. D'où le fantasme d'une guerre perpétuelle puisqu'elle vise à une paix perpétuelle. Pour autant faut-il seulement incriminer le seul délire idéologique des néo-conservateurs et un délire symétrique des jihadistes) et se contenter d'imprécations contre les extrémismes ? Il nous semble que la guerre est menacée de façon bien plus générale et par le fort (même non bushiste) et par le faible (même non-islamiste), le tout pour des raisons plus structurelles.



Côté du fort, souvenons-nous, avant le 12 Septembre :

- De la pratique des opérations humanitaires ou du droit d'ingérence aux dépens des souverainetés, des opérations dites *Peace building*, *Nation Building*, *Operations Other Than War*, *Preemptive strike* et autres méthodes d'intervention d'urgence, de renversement de gouvernements, de contrainte à but humanitaire ou judiciaire (châtier des tyrans et des épurateurs ethniques)
- du mythe de la guerre zéro mort, qui devait résulter de l'énorme supériorité occidentale en moyens de surveillance électronique et de frappe ciblée instantanée à distance (*sensor to shooter* sans délai, sans limitation de distance et en tout lieu de la Terre)
- de l'utopie de la cyberguerre, de la guerre en réseaux (*netwar*), de l'action psychologique (psyops) en lieu et place des moyens classiques
- de la doctrine de la Revolution in Military Affairs. Son principe est que la supériorité en matière de technologies de l'information et de la communication et notamment la possession d'armes intelligentes placera les ennemis comme « sous l'œil de Dieu ». Combattus par écrans interposé, prêts à subir le *Shock and Awe*... (choquer et sidérer) tombé du ciel, les criminels, forcément archaïques, subiraient la guerre comme châtiment.

Évidemment tout cela s'est heurté à quelques constats évidents :

- Le territoire nié se venge. Les enracinés (les rebelles, les résistants) rendent l'occupation insoutenable aux « modernes » censés les libérer.
- Le *high tech* ne vaut pas grand chose contre la guérilla urbaine et pas toujours contre la guérilla des campagnes
- Le volant de dissuasion ne dissuade ni Téhéran, ni Pyong Yang
- La part de répression ne réprime ni les kamikazes ni les chefs jihadistes en fuite...
- La politique d'assèchement des sources du terrorisme multiplie les terroristes Bref c'est l'échec de l'idée d'abolir la conflictualité soit par la modernité (années 90: élargissement du modèle occidental, nouvel ordre international) soit par la radicalité (années 2.000 : guerre à l'axe du mal).

Côté du faible les symptômes ne sont pas moindres :

- massacres de civils par des milices - passage de provinces entières sous les contrôle de groupes mi-mafieux, mi-politisés comme les guérillas dégénérées
- extension des zones grises - désordres dans les « États échoués » - menace d'utilisation –pour le moment théorique- d'armes du pauvre, biologique, chimique, nucléaire sale

De façon plus générale, plus nous nous éloignons du modèle classique du conflit (revendications, souvent territoriales, montée des passions nationalistes, explosion de l'hostilité en conflit ouvert), plus il devient difficile de fixer un seuil entre violence privée ou criminelle armée et violence politique, guerre civile ou internationale.

## **Conclusion**

Faut-il renoncer à comprendre la guerre ou à la nommer ? Pour notre part, nous avons parlé des nouvelles violences symboliques et techniques et plaidé pour une nouvelle polémologie qui chercherait à en expliquer les mécanismes, en faisant une juste place aux signes et symboles.

Mais peut-être faudrait-il recommencer plus modestement à repenser la guerre comme

absence de paix. (en renversant la phrase de Hobbes pour qui la paix est la simple absence de guerre) ? Absence ? Nous avons largement vécu sur l'idée que la paix résulterait de la suppression d'un élément belligène : certains régimes, certains criminels, certaines inégalités, certains nationalismes, certaines idéologies, certaines souverainetés, certaines ignorances, certaines oppressions.

Mais la paix ne résulte ni du refus d'emploi de la force, ni du monopole de la force entre les mains des bons, comme les démocrates.

Pour faire la paix aussi il faut être deux. Donc définir la limite de différends et l'identité d'acteurs politiques. Nous autres Européens qui vivons provisoirement dans l'illusion de la paix «kantienne», l'union des démocraties s'étant vouées à la paix perpétuelle ferions bien de nous en souvenir.

Voir la [bibliographie sur les nouvelles guerres](#).



## Polémologie : forces et signes

Un texte publié dans [Héritage et actualité de la polémologie](#), Téraèdre 2007

L'institut de Polémologie a, des décennies durant, produit des « baromètres » de la guerre<sup>1</sup>. Il a confronté violences collectives (catégorie plus large que celle des conflits armés) et autres faits sociaux, convoqué toutes les disciplines, recensé les « complexes belligères » et situations déclenchantes. Cette sociologie de la guerre s'attachait d'abord aux conditions psychologiques et matérielles de l'alternance guerre-paix.

La tentative a tourné court après la mort du fondateur, Gaston Bouthoul : le réseau manquait de relais institutionnels, universitaires ou médiatiques. Des chercheurs en « *peace research* »<sup>2</sup>, *irénologie* ou « *Friedenforchung* », plus politiquement corrects, concurrençaient la polémologie hors nos frontières.

Dans une atmosphère d'époque polarisée par le conflit Est/Ouest et la lutte des classes, prédominait le débat sur la fatalité de la violence pulsionnelle ou sa dimension culturelle et structurelle. Voire la joute Nature contre Culture, Rousseau contre Hobbes<sup>3</sup>. D'un côté, on convoquait Freud ou l'éthologie pour expliquer le goût de notre espèce pour les massacres : agressivité maligne ou destructrice, Thanatos, *destrudo*, *agressiveness*, *Todestrieb*<sup>4</sup>... De l'autre, on cherchait chez Margaret Mead ou dans l'anthropologie des exemples de sociétés pacifiques ou des traces d'un stade pré-guerrier de l'humanité<sup>5</sup>.

Mais, au-delà de ces raisons datées, le projet de la polémologie posait deux sortes de questions : celle de son statut proclamé ou réclamé de science et celle de son objet, la guerre, deux domaines qui appellent une redéfinition et que nous évoquerons. Dans un troisième temps, nous envisagerons de compléter l'étude des forces létales (la guerre comme institution produisant des morts) par celle des signes – informations, données, messages, icônes, discours, .... Les voies et moyens du faire croire pour éclairer les modalités du faire mourir, en somme.

---

<sup>1</sup> Notamment dans les revues *Guerres et Paix*, puis *Études polémologiques*

<sup>2</sup> Galtung, J. « *Violence, Peace And Peace Research* », in *Journal of Peace Research*, No 6, 1971

<sup>3</sup> Quoi que l'auteur du Léviathan n'ait jamais attribué la violence à un « instinct » et qu'il ait bien distingué la violence des individus de celle des groupes constitués, et qu'il ait produit une théorie des causes de discorde, compétition, méfiance et gloire, bien plus nuancée.

<sup>4</sup> Fromm E., *La passion de détruire Anatomie de la destructivité humaine* Robert Laffont Réponses 1975, Eibel-Eibesfeldt, *Guerre et paix dans l'homme*, Stock 1976

<sup>5</sup> Voir p.e. Sahlins M. *Critique de la sociobiologie* NRF 1980 ou Montagu A. *Man and Agression* Oxford U. Press 1968

## ***I Quelle science ?***

La polémologie première manière suppose quatre niveaux d'analyse.

### **1) Fonctionnalité**

Pour Bouthoul<sup>6</sup>, la guerre a des fonctions réelles du point de vue de la conservation de l'espèce ou du groupe, et ce quels que soient ses desseins proclamés. Les hommes croient la mettre au service d'un enjeu ou d'une querelle, mais c'est le désir de guerre qui se manifeste sous le déguisement des appétits ou des justifications. Son rôle pourrait être de régulation. Bouthoul suggère qu'elle consomme des excédents démographiques (infanticide différé<sup>7</sup>) mais aussi excédents des forces vives des jeunes hommes. Fin déguisée en moyen, elle serait affaire de surabondance, non de manque: d'où la destruction organisée qu'elle requiert périodiquement.

Nous avouons ne pas être très convaincus par cette fonctionnalité et mal la séparer la question de l'universalité ou de la pérennité de la guerre. Fonctionnelle pour qui ? Pour l'espèce, pour le groupe qui la pratique (ou la pratique avec succès) ? Par quels intermédiaires (traits culturels, acquisition de ressources rares, organisation sociale, stimulation à l'innovation...) se manifesterait le paradoxal bénéfique de risquer sa survie ?

D'autres ont traité la guerre comme dysfonction culturelle, inadaptée à notre équipement physique et instinctuel de primates pauvres en armes naturelles et dont les instincts agressifs, n'étant pas déterminés quant à leur objet, s'exercent de façon chaotique. Ce n'est pas en reprenant ce débat qu'une nouvelle polémologie gagnera ses titres de noblesse.

### **2) Agressivité collective**

La polémologie analyse les variations de l'agressivité collective énergie pulsionnelle, qui se « décharge » périodiquement. Impossible, ici de ne pas songer à une métaphore hydraulique, celle de la vapeur qui monte. L'agressivité collective serait donc une appétence croissante pour l'affrontement envers un autre groupe.

Si la notion a le mérite de se distinguer de l'agressivité individuelle cela ne pose pas moins de questions. Est-ce une pulsion ou une prédisposition que chacun pourrait porter en soi ? Elle mériterait la qualification de collective soit par sa cible (un autre groupe culturel pour qui l'on éprouve de la haine en tant que tel) soit par les sentiments d'identification avec son propre groupe qu'elle présuppose. Ils mènent au dévouement jusqu'à la mort pour protéger sa communauté. Y compris de périls purement fantasmés, car c'est souvent celui qui croit le monde hostile qui devient le plus agressif.

---

<sup>6</sup> Bouthoul, G. *Traité de Polémologie*, Payot, 1972

<sup>7</sup> Bouthoul, G. *L'infanticide différé*, Hachette, 1971

Or, un combattant n'est pas nécessairement un *amok*, dont les pulsions mortifères se polarisent à la demande sur une certaine couleur d'uniforme. Toutes les guerres n'impliquent pas des foules aux passions nationalistes exacerbées, criant les unes «à Berlin», les autres «*Nach Paris*»..

Est-il d'abord certain que la qualité la plus recherchée chez un soldat soit une destructivité même canalisée ? Aucune armée moderne ne demande à ses guerriers de courir dans la plaine en poussant des cris, mais de transmettre des données, d'acquérir des cibles, de déclencher des frappes... Historiquement, d'importantes machines de dressage militaire ont produit des pièces fiables qui, suivant le cas, levaient ensemble leur bouclier ou rechargeaient calmement. Quant aux civils, il est désormais conseillé, au moins en Occident, de leur vendre des guerres « zéro mort » ou du « interventions humanitaires ». Cela ne plaide pas exactement pour des invariants. psychiques

Par ailleurs, la guerre est le moment où le mystère de l'obéissance atteint son paroxysme. : le mécanisme qui fait que, de siècle en siècle, on accepte de périr en un lieu inconnu et de s'entretuer avec des gens inconnus. Que nous soyons capables de mourir pour des idées (ou des symboles) et de tuer des idées (i.e. des gens qui «représentent» autre chose qu'eux-mêmes) ne pose pas moins de problèmes que la quantité d'adrénaline investie dans ces tâches.

La double capacité d'identification du belligérant (il s'identifie à son groupe et il identifie l'adversaire concret en face de lui à un principe : la barbarie, l'inhumanité, le fascisme, le communisme, l'ennemi héréditaire..), quelles que soient nos prédispositions inconscientes ne s'explique pas sans médiations et représentations communes.

### **3) Facteurs belligènes**

Il sont structurels variables (géopolitiques, historiques/cycliques, démographiques, économiques ou autres) et leur analyse permettrait une anticipation des conditions de surgissement des guerres. Sur ce point, la polémologie se trouve sur son terrain le plus sûr. On peut en contester la nomenclature, mais guère le principe.

Sans doute faudra-t-il chercher ces facteurs dans l'interaction de trois ordres de phénomènes :

- La rareté ou la surabondance de ressources (territoire, population, économie, énergie...)
- Des codes culturels. On a parfaitement le droit de contester la culture de paix prônée par les organisations internationales, mais il est difficile de ne pas croire qu'il existe des cultures de guerre.
- L'enchaînement des décisions stratégiques «rationnelles» (rationnelles par rapport aux représentations que les acteurs se font de leurs objectifs et des chances de succès) mais dont l'addition se révéler irrationnelle.

#### 4) Animosité

Contre la théorie du « mauvais prince » (les dirigeants, le Système, obligent les masses foncièrement pacifiques à s'entretuer pour maintenir leur pouvoir), la polémologie penche pour le mauvais inconscient (notre agressivité ne cherche qu'un prétexte pour de sanglantes querelles communautaires)... Comment se choisit-elle une cible pour devenir animosité envers autrui ? Ce serait par l'effet de ce que G. Bouthoul nomme des complexes belligènes. Ainsi celui dit d'Abraham consiste en la recherche d'un bouc émissaire. Dans d'autres cas, une projection paranoïaque attribue à l'autre de l'agressivité que l'on ressent soi-même. Le passage à l'animosité (voire aux actes belliqueux) coïncide avec le stade du choix de l'objet et de la justification de l'affrontement. Plutôt que des complexes freudiens, ce sont là presque des dérivations au sens de Pareto<sup>8</sup> : discours ou camouflages pseudo-logiques, sous lesquels se dissimulent les « résidus » psychiques, les mêmes éternels mécanismes inconscients qui nous gouvernent.

Si tel est le cas, le processus doit être corrigé de fortes variations historiques et techniques.

Ainsi, les guerres occidentales modernes sont à la fois humanitaires et policières. Elles visent officiellement à empêcher des horreurs plus graves encore pour les populations (épuration ethnique, prolifération d'Armes de Destruction Massive, catastrophe humanitaire) pour le bien de ceux que l'on bombarde, mais qui sont considérées comme les premières victimes de leurs dirigeants.

Dans ce cadre, un professionnel de la guerre est censé faire le moins possible de dommages collatéraux voire le moins de morts (surtout filmés). Il s'en prend davantage à un système ennemi qu'à un Ennemi. Bien entendu une telle idéologie repose sur la confiance en la technologie qui « projette sa force » de la façon la plus intelligente, tandis que l'adversaire « archaïque » est pourchassé par des capteurs et missiles en attendant les tribunaux

Du coup, la fabrique du soldat occidental presse-boutons ne répond plus aux mêmes critères que celle du héros homérique y compris éthiques et idéologiques.

Par ailleurs la technologie n'a cessé d'accroître la portée utile de l'action guerrière, produisant autant des machines à détruire de loin que des méthodes et appareils pour capter et diriger de loin les forces. Le problème du soldat est d'être juste assez près de son ennemi pour le tuer, mais juste assez loin pour échapper à ses coups. Il doit aussi échapper à sa vision trop directe, éviter une relation où il reconnaîtrait en lui un semblable.

À la suite d'Eric Erikson, la guerre a été décrite comme un phénomène de *pseudo-spéciation*<sup>9</sup> : les membres d'un groupe sont capables de considérer ceux d'un autre comme s'ils appartenaient à une autre espèce à chasser ou détruire sans éprouver d'inhibitions ou utiliser mécanismes d'apaisement qui nous empêchent de vivre avec nos semblables en état de conflit sanglant perpétuel. L'arme qui multiplie notre force destructive requiert en complément des filtres de la perception. Le viseur d'un écran remplit très bien cette fonction en transformant l'ennemi en abstraction, points lumineux à effacer. Mais le langage permet

---

<sup>8</sup> Pareto W. *Trattato di sociologia generale* Florence 1923

<sup>9</sup> C'est à dire la capacité de traiter des conflits envers des membres de notre espèce (intraspécifiques) comme si nos adversaires appartenaient à une autre espèce (conflits interspécifiques)

<http://www.huyghe.fr>

aussi de considérer autrui comme un « objectif » ou un « barbare ». Là encore cela ne plaide pas pour un modèle unique de « passage à l'animosité ».



## *II Quelle guerre ?*

La démarche polémologique distingue la guerre des autres violences collectives (où certains incluent jusqu'aux accidents de la route). Il est des cas où le statut de la guerre proclamée ne pose pas problème : les portes du temple de Janus sont ouvertes, la déclaration faite. Mais hors du cadre étatique (guerre entre États, guerres civiles pour l'État, guerres d'indépendance pour changer d'État). Ou du cadre clausewitzien (le politique « abandonne la plume pour saisir l'épée » et active la force militaire) ? Comment distinguer entre une « vraie » guerre et des émeutes, événements, crimes en bandes organisées... ou terrorisme ? La distinction n'est pas moins cruciale historiquement : certains prétendent que la guerre a été « inventée » au néolithique. D'autres s'interrogent sur le « mythe » de la guerre « propre de l'homme » et suggèrent des proto-guerres animales. Des anthropologues distinguent la guerre du *feud*, la vendetta dont l'objectif est la compensation rituelle des morts entre groupes, pur échange de vies, non la conquête d'un territoire ou d'un avantage...

L'actualité n'est pas moins troublante. Pour prendre deux exemples dans la même semaine, en mi-mai 2006, peut-on qualifier de guerre :

- la situation en Afghanistan, où pourtant viennent de mourir deux soldats français des forces spéciales engagées contre les talibans ? Non si on en juge selon la réaction des médias et de la population : rien ne peut laisser penser que la France n'est pas en paix.
- La situation au Brésil où des groupes criminels organisés comme le PCC (Premier commando de la capitale) attaquent les forces de l'ordre à l'arme à feu et négocient avec les autorités ? Non, si l'on s'en tient à la distinction entre guerre comme violence publique et désordres ou crimes en bandes comme violence « privée ».

Dans tous les cas, la différence entre état de guerre et état de paix, différence qui devait se marquer par un bouleversement complet des mentalités et règles sociales, semble de plus en plus difficile à tracer. Soit que les puissants croient avoir atteint le stade du contrôle absolu où la guerre ne peut apparaître que comme une perturbation périphérique de la globalisation. Soit que les faibles vivent en état de dangerosité perpétuelle.

Le glossaire de l'Institut français de polémologie proposait trois définitions :

« Guerre : absence de paix »,

« Guerre : état d'un groupe humain souverain, c'est-à-dire doté d'autonomie politique, dont la mortalité comporte une part d'homicides collectifs organisés et dirigés. »

« Guerre : affrontement à grande échelle, organisé et sanglant, de groupes politiques (souverains dans le cas de la guerre entre États, internes dans le cas de la guerre civile.)<sup>10</sup> »

Tout ceci ne fait que reprendre des éléments – caractère organisé, mortifère, finalisé, régulé, politique de la guerre- que contient déjà une définition aussi classique que celle d'Alberico

---

<sup>10</sup> Commenté dans Bouthoul G., Carrère R., Annequin J.-L. *Guerres et civilisations* Cahier de la Fondation pour les Études de Défense Nationale, Les Sept Épées, 1979

Gentilis dans son *De jure bellis* de 1597 *armorum publicorum justa contentio est*. (La guerre est un conflit armé, public et juste)<sup>11</sup>.

La guerre doit donc

- Produire des morts avec des armes
- Etre menée à bien par des acteurs « altruistes » (ils agissent pour le bien public voire pour le bien tout court qui légitime de donner la mort et de la recevoir).
- Viser à un ordre stable mettant fin à la guerre

D'où trois conditions « classiques » :

### **Des outils spécifiques**

Les armes agissent sur les gens et non sur les choses. Ces outils complétés par des techniques de transport et d'information sont destinés aux corps qu'ils transforment souvent en chair morte, mais aussi aux esprits. L'arme, c'est la possibilité d'administrer la mort collective (une guerre où personne ne risquerait de mourir serait une joute, un jeu, une menace...). De la mort organisée, la notion d'ennemi qui polarise la notion de guerre.

### **Des collectivités organisées.**

Au sens strict, la guerre ne saurait être privée (même si elle peut satisfaire les intérêts particuliers du prince ou des marchands de canons) : le combattant se reconnaît comme membre d'une communauté matérialisée qui dispose de sa vie et lui confère le droit de tuer. Même le guérillero sans uniforme évoque une collectivité de référence, «peuple en armes». Même le professionnel froid (le mercenaire) se rattache à son corps des soldats de fortune.

Tout est affaire d'identité : elle se manifeste par la production de signes, insignes, discours dans le registre exaltant et sublime, identifiants (peintures, parures, uniformes), symboles, rites, discipline, traditions, bref tout ce qui lie le groupe. Le tout renforcé par la transmission d'ordres, instructions, au sens technique de bonne circulation des messages.

Qui dit organisation matérialisée dit durée : la guerre ne saurait se résumer à une unique explosion de violence, une unique bataille... Elle s'inscrit dans une perspective à plus ou moins long terme (les acteurs pensent même qu'ils agissent pour l'histoire voire pour l'éternité).

---

<sup>11</sup> Voir Gros F. *États de violence Essai sur la fin de la guerre* NRF 2005

## Un but spécifique : la victoire.

Elle commande la paix (saint Augustin : « nous faisons la guerre en vue de la paix »). Soit par la disparition physique de l'ennemi, soit qu'il renonce à ses revendications en se rendant, soit enfin via un compromis, un traité, une forme de demi victoire.

D'une part la victoire modifie (ou conforte) un pouvoir de façon durable. Désormais les X obéiront aux Y, tel territoire sera sous telle souveraineté. Désormais le droit de commercer dans tel port appartiendra à A et plus à B... Un rapport de force sera modifié et accepté, donc inscrit dans la durée. Voire pensé comme historique.

D'autre part, la victoire s'inscrira par une multitude de traces symboliques (symbolique étant ici pris au sens étymologique, ce qui rassemble, ce que l'on croit ensemble). Elle deviendra objet de croyance transmis par des signes tangibles. Si, par exemple, l'adversaire n'est pas réduit au silence<sup>12</sup> et n'est pas « persuadé » de sa défaite (s'il continue donc de facto la guerre),... Si, pire encore, le vainqueur n'est pas persuadé de sa victoire, la notion n'a plus de sens. La guerre est faite en vue d'un certain « état du monde », projet faisant trace que ce soit dans un livre d'histoire ou sur la façade d'un monument.

Des notions qui précèdent découlaient des catégories non moins classiques : – militaire qui combat, politique qui commande et civil qui subit – belligérants et neutres – front et arrière – période de guerre et période de paix - guerres justes (par leur objet ou leur nécessité) et guerres injustes. Dans une situation d'asymétrie généralisée et d'atomisation de la violence, chacune de ces notions est remise en cause par « le haut » et par le « bas ».

Par le « haut » nous entendons que le « fort », pour ne pas dire l'hyperpuissance US, repense les panoplies, les collectifs et les fins de la guerre avec des notions comme :

- *Revolution in Military Affairs* : les technologies de l'information dirigent ou remplacent, les armes dans la perspective de l'infodominance planétaire : surveillance, *deterrence* (dissuasion) et traitement chirurgical des troubles
- *Information warfare* : les systèmes d'information et les opinions deviennent des cibles prioritaires et des outils de contrôle
- *Peace building, Nation Building, Operations Other Than War, Preemptive strike* : la notion de guerre avec un début et une fin des hostilités se fonde dans la gamme des opérations ou interventions à but humanitaire, policier (châtiment des coupables), préventif, politique (propagation de la démocratie, renversement des tyrannies)...
- *Guerre zéro mort* donc zéro risque pour le fort qui punit le faible plus qu'il ne le combat
- Et surtout *Global War on Terror* (alias *the long war*, alias *Quatrième Guerre Mondiale*) au caractère prophylactique (élimination planétaire des armes de Terreur, des groupes terroristes, et des régimes favorisant les deux premiers).

---

<sup>12</sup> voir la notion de la guerre comme langage dans Philonenko A. 1976 *Essais sur la philosophie de la guerre* Librairie Philosophique Vrin 1999

Nous l'avons caractérisée comme une guerre symbolique contre l'hostilité puisque son but n'est pas « de mettre fin à toutes les guerres » (comme 14-18, la der des der), mais de tarir les sources mêmes de toute attaque, si possible en faisant de la Terre *a safe place for democracy*. D'où sa nature de guerre perpétuelle sans victoire possible.

La trilogie armes, collectivités, finalités de la guerre est bien davantage menacée « par le bas », en l'occurrence par le barbare.

À savoir dans le désordre et dans des catégories qui ne s'excluent nullement :

- guerre dites asymétriques
- massacres de civils par des milices
- conflits identitaires sanglants mêlant ethnies, religion, idéologie, territoire, crime...
- activités de groupes armés mafieux souvent capables de contrôler un territoire et/ou de se légitimer par un discours politique
- désordres dans les zones grises et les États échoués
- utilisation pour le moment hypothétique des armes du pauvre nucléaires, biologiques, chimiques
- guerre dite sans limite conceptualisée par des stratèges chinois : elle mêlerait l'offensive idéologique, économique, terroriste ou autre aux opérations proprement militaires
- terrorisme de type jihadiste

Ainsi pour prendre le cas de ce dernier, il reflète d'abord toute l'ambiguïté du terrorisme en soi : entre « guerre du pauvre » (en attendant d'avoir les moyens de mener une vraie guérilla) et « propagande par le fait ». Il mêle ravage (châtiment emblématique des victimes représentant l'Ennemi dominant) et message (proclamation de sa cause, anathème, avertissement, humiliation du fort...). Surtout le jihadisme est largement dominé par la notion que la lutte armée est une obligation religieuse auto-suffisante « qui plaît à Dieu ». Sa valeur démonstrative – stigmatiser l'opresseur ne requiert ni de renverser un État, ni de se libérer d'un État (comme le veut le terrorisme indépendantiste), ni même de le contraindre, mais plutôt de défier et châtier le principe du Mal. À la guerre missionnaire du fort (« gagner les cœurs et les esprits » jusqu'à ce que personne ne s'en prenne plus à la liberté), il oppose, sinon le projet d'une conversion universelle, du moins une logique de démonstration et de proclamation<sup>13</sup>.

Il faudrait donc inventer une polémologie des « Nouvelles Violences Symboliques et Techniques<sup>14</sup> » :

---

<sup>13</sup> Cahiers de Médiologie n°13 *La scène terroriste*, Gallimard 2002

<sup>14</sup> Huyghe FB *L'ennemi à l'ère numérique* PUF 2001 et Ecran / Ennemi I Ed 00H00.com 2002, téléchargeable sur <http://www.huyghe.fr>

- *nouvelles*, pour autant que nos catégories en rendent mal compte : guerre et paix, politique et économique, communication et conflit, technique et idéologique, national et international..., tendant à fusionner
- *violences* au sens où, même si elles ne détruisent pas toujours des corps, elles visent à une contrainte ou un dommage,
- *symboliques*, par ce qu'elles impliquent toujours un élément de croyance partagée, et comme moteur et comme cible,
- *techniques*, enfin, puisqu'elles font intervenir systématiquement des moyens modernes de destruction et de transmission, au moins d'un côté, accroissant l'asymétrie entre les acteurs « faibles » et « forts».

### *III Quels signes ?*

Longtemps guerre se traduisait par une dépense ou par une explosion de forces violentes, jusqu'à ce que l'une des deux cède. Ainsi, pour Clausewitz "La guerre n'est rien d'autre qu'un duel à une vaste échelle... un conflit de grands intérêts réglé par le sang et c'est seulement en cela qu'elle diffère des autres conflits." Force contre force. Certes, le stratège prussien, ni aucun des philosophes classiques de la guerre n'ont négligé deux aspects fondamentaux de la guerre: la recherche de connaissance (sur les forces de l'ennemi, sur ses projets, sur l'environnement, sur ses propres forces et leur disposition,) et la motivation des combattants (ou la « démotivation » de l'adversaire). Pas plus que sur la tromperie, le secret, et de multiples aspects « informationnels », liés à l'incertitude du conflit, rien de tout cela n'est oublié. Mener la guerre consiste aussi à gérer des forces et des informations dans l'espace et dans le temps. Les forces qui détruisent et les signes qui apportent un sens pour un interprétant sont donc de deux ordres séparés.

Or l'information apparaît liée à la guerre dans au moins trois registres :

- utilisation stratégique de l'information comme moyen d'économiser des forces : avoir un bon service d'espionnage ou de bons satellites, perfectionner son système de communication et perturber celui de l'autre, l'intoxiquer, c'est au fond faire la même chose : utiliser des signes (captés, émis, traités, diffusés...) pour économiser du sang, des mouvements inutiles d'hommes ou de choses, des explosifs, des armes...
- effets de croyance, proclamations et défis, propagande, mobilisation morale, dressage des soldats, offensives psychologiques contre l'adversaire et/ou à l'égard des alliés et des neutres, contrôle. Il s'agit cette fois de motiver (ou de démotiver) des gens
- la recherche de victoires symboliques qui changeront durablement la vision de la réalité des acteurs ...

Nous pouvons pour la commodité de l'exposé distinguer trois niveaux, militaire, médiatique et symbolique qui concernent respectivement

- les voies et moyens pour gérer l'information (sous toutes ses formes) pendant le conflit,
- la façon dont les moyens de communication de masse produisent une image de ce conflit,
- et enfin les effets généraux de croyance durable poursuivis par la guerre et qui font du conflit un média d'un genre particulier

Dans le premier cas, l'utilisation de l'information est de l'ordre de la communication : il s'agit qu'elle parvienne efficacement à son destinataire, qu'elle soit fiable, qu'elle franchisse sans

encombre l'obstacle de l'espace. Du moins s'il s'agit de la « bonne » information, celle que recherchent les stratèges. Car, pour affaiblir la coordination de l'ennemi, il faut le plonger dans le « brouillard », celui de l'incertitude, ou mieux encore, créer du désordre dans ses systèmes de communication pour le rendre sourd, aveugle, autiste et pataud. Dans tous les cas, cela concerne la bonne circulation de données dans l'espace. Le signe fait effet.

Dans le second cas, il s'agit de signes et symboles qu'il s'agit de propager. La propagation, d'une croyance, d'une idée, d'un slogan, d'une image va d'une source vers une périphérie. Son problème n'est pas tant de parvenir matériellement à ses destinataires que d'être reçue par eux, crue, acceptée, adaptée, adoptée. Là où la communication se heurte à l'obstacle de la distance, la propagation doit vaincre des résistances, s'imposer en concurrence avec d'autres croyances, notamment par des techniques de séduction, de persuasion ou d'argumentation, voire par la puissance de fascination médiatique. Ce qui ne signifie pas que les codes et les règles soient universels : ainsi en Irak, là où les USA tente d'occulter le spectacle de la mort, leurs adversaires, eux, transforment la mort en spectacle (cassettes testaments, exécutions d'otages...). Le signe persuade.

La dernière dimension, celle de la transmission, suppose une lutte contre le temps. Cette fois, outre les traités et constitutions, il s'agit de laisser d'inscrire le souvenir de sa victoire et de la gloire des ancêtres combattants sous formes de monuments, de livres d'histoire, de récits et images (ou de commémorer la défaite comme ressentiment fondant la communauté des victimes). En ce sens la guerre suppose une conscience de l'histoire : les tueries ne sont pas vécues – ou pas uniquement - comme des accidents récurrents. Cela suppose un enjeu de pouvoir qui doit être durablement atteint : telle province appartient désormais à tel pays, telle religion sera imposée, prescrite ou tolérée dans tel autre, tel peuple peut se proclamer vainqueur, tel droit a été établi, et les générations suivantes s'en souviendront en principe pour toujours (i.e. jusqu'à la prochaine guerre). C'est un combat que mène chaque communauté pour son identité même : le souvenir de la guerre fondatrice, libératrice, malheureuse, honteuse... procure des représentations où se rassembler et se reconnaître. Le signe fait lien et trace.

La victoire doit coïncider avec le renoncement de l'autre à l'usage des armes (en bonne orthodoxie clausewitzienne, l'arme sert finalement à désarmer l'ennemi) ; mais elle doit aussi coïncider avec son renoncement à ses prétentions et à ses proclamations. Elle doit effacer son discours. Silence des armes égale silence du vaincu.

## **Conclusion**

Hybrides par leurs motivations (criminelles, millénaristes, mystiques, tribales, idéologiques...), hybrides par le statut des acteurs (milices, bandes, groupes clandestins, sectes, réseaux...), hybrides par leurs fins (vengeance, contrôle d'un territoire ou d'une ressource, extermination d'un groupe, affirmation « publicitaire »...), hybrides par leur forme de violence organisée (attentat, massacre, émeute, démonstration...), hybrides par ce mélange du faire mourir et du faire croire, du manifester et du massacrer, de l'attrition et de la domination, atomisées, mondialisées, dispersées, décentralisée, désordonnées, discontinues..., les nouvelles quasi ou pseudo guerres poussent à l'atomisation de la recherche.

Elle se traduit par la dispersion des travaux entre des « violences » où la mémoire génocidaire cohabite avec la violence scolaire et la géostratégie avec les considérations sur les femmes battues. Quand cela ne nourrit pas la plainte sur le chaos, le désordre et l'ensauvagement comme fatalités postmodernes.

Il devient en particulier de plus en plus difficile de distinguer des conflits qui en resteraient à un niveau « agonal », selon l'expression de Julien Freund<sup>15</sup>, c'est-à-dire où le conflit des volontés resterait encore limité quant aux règles et moyens et un niveau proprement polémologique régi par la notion de mort légitime de l'ennemi. L'identification des acteurs, et celle des « volontés » ou projets et celle des moyens violents sont de plus en plus problématiques. C'est une raison supplémentaire pour s'intéresser aux représentations imaginaires et techniques des protagonistes et à leur comment.

Raison de plus pour réhabiliter la remarquable ambition interdisciplinaire de la polémologie qui a vocation à devenir un carrefour. Pour notre part, nous prêcherions pour une approche plutôt médiologique<sup>16</sup>, qui rendrait justice au symbolique et au technologique à côté du stratégique... Mais ce n'est qu'une des manières d'envisager un projet polémologique toujours aussi indiscutable en son principe de connaître la guerre pour préparer la paix.

François-Bernard Huyghe

<http://www.huyghe.fr>

---

<sup>15</sup> Freund J., "Polémologie, science des conflits", *Études polémologiques*, n° 4, avril 1972

<sup>16</sup> Voir Cahiers de médiologie n 8, *Croyances en guerre. L'effet Kosovo*, Gallimard 1999

Cahiers de Médiologie n°13 *La scène terroriste*, Gallimard 2002, téléchargeables sur <http://www.mediologie.org>, ainsi que [http://www.huyghe.fr/actu\\_r1.htm](http://www.huyghe.fr/actu_r1.htm)



## BIBLIOGRAPHIE DE LA POLÉMOLOGIE

- Adams J., *The Next World War*, New York, Simon and Schuster, 1998
- Ailleret, C. *L'art de la guerre et la technique*, 1950
- Alland A. *La dimension humaine. Réponse à Konrad Lorenz*, Seuil, 1974
- Almeida F. *Images et propagande*, Castermann, 1995
- Amgaben G., *Homo sacer, le pouvoir souverain de la vie nue*, Seuil 1997
- Arendt H. *Du mensonge à la violence*, Calmann-Lévy, 1972
- Arendt H. *The Origins of Totalitarianism* 1951 trad. *Le Système totalitaire* Seuil 1972
- Arendt H., *Mensonge et politique* in *La crise de la culture* Gallimard,
- Aron R., *Penser la guerre, Clausewitz I (l'âge européen) Tome II (l'âge planétaire)*, Gallimard NRF/ bibliothèque des sciences humaines, 1976
- Aron, R., *Paix et Guerre entre les nations*, Calmann-Lévy 1962
- Arquilla J. et Ronfeldt D. (sous la direction de), *In Athena's camp : Preparing for Conflict in the Information Age*, Santa Monica, Californie, Rand Monograph Report, Rand, 1997
- Arquilla J. et Ronfeldt D., *The Emergence of Noopolitik : Toward an American Information Strategy*, Santa Monica, Californie, Rand Monograph Report, Rand, 1999
- Badie B. *La fin des territoires Essai sur le désordre international*, Fayard 1995
- Baechler J. *Le pouvoir pur* Calmann Lévy 1978
- Barber B., *Jihad vs McWorld*, New York, Random House, 1995
- Baudrillard J. 1995, *Écran total*, Galilée, 1995
- Baudrillard J., *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu* Ed. Galilée, 1991
- Beaufre, A. *Introduction à la Stratégie*, A. Colin, 1963
- Benjamin W., *Mythe et violence*, Denoël, 1971
- Bergeret J. *La violence fondamentale* Dunod 1984
- Bertho-Lavenir C. *La démocratie et les médias au XX<sup>e</sup> siècle*, A. Collin, 2000
- Biddle S., " *The Past as Prologue : Assessing Theories of Future Warfare* ", Washington D.C., *Security Studies*, 8, Automne 1998
- Blainey G., *The Causes of War*, New York, Free Press, 3<sup>e</sup> éd. 1988.
- Boltanski L., *La souffrance à distance*, Métailié, 1993
- Boulding K. E. *Peace and the War Industry*, Transaction Publ., New Brunswick (N. J.), 2<sup>e</sup> éd. 1975
- Bouthoul G. et Carrère R., *Le Défi de la guerre*, Presses universitaires de France, collection SUP, 1976.
- Bouthoul G., Carrère R., Annequin J.-L. *Guerres et civilisations* Cahier de la Fondation pour les Études de Défense Nationale, Les Sept Épées, 1979
- Bouthoul G., *Les guerres*, Payot, 1951, devenu *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Payot, 1970.
- Bouthoul, G. *L'infanticide différé*, Hachette, 1971
- Bouthoul, G. *La Guerre*, P.U.F., 1953
- Bouthoul, G. *Traité de Polémologie*, Payot, 1972
- Braud P. *Violences politiques* Seuil 2004
- Brossat A. *Le corps de l'ennemi*, La Fabrique, 1998
- Bru, A. *Le Progrès scientifique et technique dans la guerre*, F.E.D.N., 1989
- Bruckner P., *La mélancolie démocratique*, Seuil/l'histoire immédiate, 1990
- Burstein, D. and Kline, D., *Road Warriors: Dreams and Nightmares Along the Information Highway*, New York, NY: 1995
- Cahiers de médiologie n 8, *Croyances en guerre. L'effet Kosovo*, Gallimard 1999
- Cahiers de Médiologie n°13 *La scène terroriste*, Gallimard 2002

- Caillois R. *Bellone ou la pente de la guerre*, Renaissance du livre 1963
- Campen A.D., *The first Information War : The Story Of Communications, Computers and Intelligence Systems In The Persian Gulf War*, Fairfax : AFCEA, 1992
- Caneghem D. van *Agressivité et combativité* PUF 78 1978
- Canetti E. *Masse et puissance* Gallimard (trad.) coll. Tel, 1996
- Castells M., *L'ère de l'information* Fayard, 1999, trois tomes
- Causarano P. et al. *Le XX<sup>e</sup> siècle des guerres* Atelier 2004
- Cecile J.J. *Du Golfe au Kosovo* Editions Lavauzelle, 2000
- Centre d'études et de recherches sur les stratégies et les conflits (Dir. J.P. Charnay) *Terrorisme et culture* Cahier de la Fondation pour les Études de Défense Nationale Les Sept Épées, 1981
- Challiant G. (textes réunis par) *Anthologie mondiale de la stratégie* Robert Laffont Bouquins, 1996
- Challiant G. *Les stratégies du terrorisme* Desclée de Brouwer 2002
- Charnay J.P. *Essai général de stratégie* Champs Libre 1973
- Chesnaï J.-C. *Histoire de la violence* Hachette 1981
- Clastres P., *Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives*, Libre, Payot, 1977, rééd. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1997.
- Coutau-Bégarie H., *Traité de stratégie*, Economica 1999
- Davy M. R., *La Guerre dans les sociétés primitives*, Payot, 1931.
- Delpech T., *La guerre parfaite*, Flammarion, 1998
- Eibl-Eibesfeldt, *Guerre et paix dans l'homme*, Stock 1976
- Eibl-Eibesfeldt I. *Contre l'agression*, Stock 1972
- Keeley L. *Les guerres préhistoriques* Ed. du Rocher 2002
- Elias N. *La civilisation des mœurs* Pocket 2003
- Ferencz, B. B. *Defining International Agression*, 2 vol., Oceana, New York, 1975
- Ferrill A., *The Origins of War. From the Stone Age to Alexander the Great*, Londres, Thames and Hudson, 1985
- Gros F. *États de violence Essai sur la fin de la guerre* NRF 2005
- Fialka J., *War by Other Means, Economic Espionnage in America* W.W. Norton and Co., 1997
- Fields R., *The Code of the Warrior in History, Myth and Every Day Life*, New York, Harper, Perennial, 1991.
- Freund J. *Qu'est-ce que la politique ?* Seuil Politique 1967
- Freund J., "Polémologie, science des conflits", *Études polémologiques*, n° 4, avril 1972
- Freund J. *Sociologie du conflit* PUF 1983
- Friedman G. et M. *The Future of War*. New York, Crown, 1996.
- Fromm E., *La passion de détruire Anatomie de la destructivité humaine* Robert Laffont Réponses 1975
- Fuller, J. F. C. *L'influence de l'armement dans l'histoire*, Payot, 1948
- Galtung, J. «*Violence, Peace And Peace Research*», in *Journal of Peace Research*, No 6, Pp. 167-191, Oslo; «*A Structural Theory of imperialism*», *ibid.*, No 8, Pp. 81-117, 1971
- Géré François, *La société sans la guerre*, Desclée de Brouwer, 1999.
- Girard R. *Des choses cachées depuis la fondation du monde* Grasset 1978
- Girard R. *La violence et le sacré*, Grasset 1972
- Glucksmann A. *Le discours de la guerre*, L'Herne 1977
- Hacker F. *Aggression/Violence* Calmann-Lévy 1972
- Hass J. *The anthropology of war* Cambridge U. Press, 1990

- Headricck D., 1991, *The invisible weapon and international politics 1851-1945*, Oxford
- Heller A. *Instinto et agressivita' Introduzione a un'antropologia sociale marxista*. Feltrinelli, Milan 1978
- Holsti Kalevi J., *Peace and War. Armed Conflicts and International Order 1648-1989*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
- Huntington S.. 1996 *The clash of Civilizations and the remaking of world order*, trad. *Le choc des civilisations*, O. Jacob 1997
- Huuyghe F.B. *Quatrieme guerre mondiale Faire mourir et faire croire*, Ed du Rocher, 2004
- Huyghe F.B. *Écran/ennemi, Terrorismes et guerres de l'information* 00h00.com, 2003
- Huyghe F.B. *L'ennemi à l'ère numérique* P.U.F. 2001
- Jacquard R., *La guerre du mensonge*, Plon, 1986
- Joxe A ; et al., *Formes et frontières de la guerre*, EHESS, Cahiers d'études stratégiques 15, 1991 (intéressante table ronde).
- Joxe A. *L'Empire du chaos* La Découverte, 2002
- Joxe A., *Voyage aux sources de la guerre*, Presses universitaires de France, Pratiques théoriques, 1991.
- Kagan R. *Paradise and Power* Atlantic Books 2003, *La puissance et la faiblesse*
- Karli P. *L'homme agressif* Odile Jacob Opus Sciences, 1996
- La Guerre et ses théories*, Presses universitaires de France, Annales de philosophie politique 9, 1970.
- Laborit H. *L'agressivité détournée* UGE 10/18 1970
- Latham Andrew , *Understanding the RMA : Brandelian Insights into the transformation of Warfare*, Genève, PSIS, n°2, 1999.
- Launay S. *La guerre sans la guerre* Descartes et cie, 2003
- Le Borgne Claude, *La Guerre est morte... mais on ne le sait pas encore* , Grasset, 1990.
- Letourneau Ch., *La Guerre dans les diverses races humaines*, Bataille, 1895.
- Levy Jack S., "Theories of General Wars", *World Politics* , avril 1985.
- Levy Jack S., *War in the Modern Great Power System 1495-1975* , Stern J. *The ultimate terrorists* Harvard University Press 2002
- Lexington, The University Press of Kentucky, 1983.
- Libicky M. C, *What is Information Warfare ?*, Washington, National defense University, Institute for National Strategy Studies, 1996.
- Lorenz K. 1963 *Das Sogenannte Böse*, Borotha Schoeler, Vienne, trad. *L'agression, une histoire naturelle du Mal*, Flammarion 1969
- Luttwak E., *Le paradoxe de la stratégie*, Odile Jacob, 1988
- Lyotard, J-F. *Le Différend*, Les Editions de Minuit, 1986
- Maffesoli M. *L'ombre de Dyonisos* Méridiens Anthropos 1984
- Maisonneuve E. de *Stratégie Cirse et Chaos* Economica 2005
- Maisonneuve E. de la, *La violence qui vient* , Arléa 1997
- Marret J.L. *Techniques du terrorisme* PUF Défense et défis nouveaux 2000
- Michaud Y, *Changements dans la violence*, Odile Jacob 2002
- Michaud Y. *Violence et politique* Gallimard 1978
- Michaud Y., *La violence apprivoisée*, Hachette 1996
- Misterlich A *L'idée de paix et l'agressivité humaine* N.R.F. Idées 1970
- Montagu A. *Man and Agression* Oxford U. Press 1968
- Montbrial T. de (sous la direction de), *Dictionnaire de stratégie* Puf 2000
- O'Hanlon M., *Technological Change and the Future of Warfare*, Washington D.C., Brookings Institution Press, 2000
- Philonenko A. 1976 *Essais sur la philosophie de la guerre* Librairie Philosophique Vrin 1999

- Poirier L. *Essai de Stratégie Théorique*, Economica, 1982
- Rifkin J., *L'âge de l'accès* La Découverte 2000
- Rotberg R. I. et Rabb T. K. (eds), *The Origin and Prevention of Major Wars*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
- Séché Alphonse, *Les guerres d'enfer* (1915), Denoël, 1938.
- Sfez L. *Critique de la communication*, Seuil, 1988
- Simmel G. *Le conflit* Circé Poche 1995 préface de J. Freund
- Slouka, M. , *War of the Worlds: Cyberspace and the High-Tech Assault on Reality*. NY: Basic Books. 1995
- Sofsky W., *Traité de la violence*, N.R.F. 1998
- Stonor Saunders Frances *Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre Froide culturelle*, Denoël 2003
- Stora B., *Imaginaires de Guerre*, La Découverte 1997
- Sun Tse *L'art de la guerre*, Flammarion 1972
- Todd E. *Après l'Empire* Gallimard 2002
- Toffler A. and H. *War and Anti War, making sense of today's global chaos*, (Warner books) 1993, *Guerre et contre-guerre, Survivre à l'aube du XXIe siècle*, Fayard 1994
- Toffler A., 1990, *Powershift* , Bantam Books, New York, *Les Nouveaux Pouvoirs* , Fayard, , 1991
- Toffler A. 1980, *La troisième vague* , Denoël
- Toynbee A. *Guerre et civilisation*, Gallimard 1953
- Van Creveld M., *The Transformation of War* New York, FreePress 1991
- Vasquez J. A., *The War Puzzle* , Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- Verdier R. (dir) *la vengeance dans les sociétés extra occidentales*, Cuajs 1980
- Virilio P. *L'écran du désert*, Galilée 1991
- Virilio P. *Vitesse et politique* Galilée 1977



## STRATÉGIE ET POLÉMOLOGIE

Un texte publié sur <http://www.huyghe.fr>

Suivant l'acception militaire classique, la stratégie, art de la guerre, surplombe la tactique limitée, elle, à la bataille. Le but est de vaincre des forces matérielles, de surpasser une volonté et une intelligence adverses. Pour cela le stratège emploie au mieux ses propres ressources comme les potentialités de la situation mais cherche aussi à anticiper et perturber la stratégie opposée.

L'usage quotidien du mot stratégie recouvre toute mise en place de moyens en vue d'une fin : on parle ainsi de stratégie mathématique des jeux ou de celle d'un coureur de marathon qui dose son effort. Bref, tout ce qui ressort à la conception générale de l'action et au bon usage des voies et moyens. Pour notre part nous réserverons la notion de stratégie à des situations de conflit, fut-il bridé par des règles.

La stratégie ne nous dit pas seulement ce qu'il faut faire mais ce qu'il faut faire contre ; elle suppose adversaire, interactions, adaptation. Mais la stratégie n'existe que là où sont prédéfinis un objectif à atteindre, un adversaire à surpasser et une gamme des moyens envisageables (au double sens des prix et efforts à payer et des règles à respecter). Tout cela renvoie à la question du conflit et de son degré d'intensité : quels mécanismes amènent des groupes à tout risquer pour certains enjeux et certaines croyances lors des guerres ? ou à déployer une brutalité sans limite ?

Recenser les réponses à ces questions équivaldrait à revisiter de multiples thèses philosophiques de Spinoza à Hobbes ou Rousseau, et à résumer l'apport des sciences humaines de la psychanalyse à l'ethnologie en passant par l'éthologie.

Il y a une trentaine d'années un débat récurrent sur la violence, qui virait souvent à l'opposition culture contre nature a tenté cette démarche. D'un côté, les partisans de la violence structurelle : ils cherchaient souvent chez quelque tribu exotique ou à quelque stade antérieur au néolithique un modèle de société pacifiée, démontrant le caractère historiquement contingent de la guerre. De l'autre les adeptes de l'instinct de mort freudien, des programmes comportementaux sélectionnés par l'évolution ou de l'emballement mimétique cher à René Girard pour qui le goût de notre espèce pour les massacres était profondément enraciné.

Mais il est une autre ligne de fracture qui ne recoupe pas forcément la première. Les uns voient surtout dans la guerre le conflit exacerbé. Il suppose l'opposition de deux volontés (au moins) recourant aux moyens de contrainte extrême pour régler un différend ou pour chercher un gain (matériel ou symbolique). Les autres insistent sur le phénomène violence. Violence très spécifique dans le cas de la guerre : à la fois collective, durable, mortifère, outillée (elle suppose des armes mais aussi des moyens de communication), orientée vers un but politique, soumise à des normes (au minimum celle qui veut qu'il soit juste de tuer l'ennemi et non les siens) et bonne aux yeux de ceux qui l'emploient, voire sacrée... Mais elle reste une dévoreuse de vies humaines. Pour caricaturer, nous dirons que les premiers insistent sur le gain visé par la guerre, les seconds sur la dépense (d'énergie, de ressources, de vies...). Les uns sur l'objet de désir qui la provoque, les autres sur le désir, ou plutôt sur le paradoxe qui rend la guerre désirable depuis des millénaires et fait qu'elle suscite tant de sacrifices.

### Comprendre la guerre

S'il existe de multiples écoles de stratégie et autant de théories de la violence et/ou du conflit, on ne recense qu'un seul projet de science de la guerre au sens strict (non pas comment la faire, mais pourquoi elle advient) : la polémologie. Cette discipline est maintenant datée et sa diffusion géographiquement limitée. Pour faire bref, rappelons que le sociologue et démographe Gaston Bouthoul qui forgea le mot (polemos + logos) conçut l'ambition

« d'étudier la guerre pour préparer la paix », juste après le carnage de la seconde guerre mondiale. Il écrivit presque seul sur le sujet jusqu'à la seconde moitié des années 60, puis la polémologie eut une heure de gloire sous l'égide de l'Institut Français de Polémologie jusqu'aux années 80, avec revues comme les remarquables *Études polémologiques*, des groupes de réflexion transdisciplinaire de haut niveau, une influence à l'étranger. La polémologie subit un coup avec la mort du père fondateur en 1980, et, depuis, a une existence pour le moins discrète.

Certes, le mot « polémologie » continue à servir, y compris dans des milieux universitaires non francophones, mais avec le sens très affadi d'étude historique ou stratégique des conflits, non plus d'étude de la guerre en soi, de ses causes et de ses occurrences. En une période où les conflits armés sont au premier plan de l'actualité - non pas malgré, mais à cause de la fin de la guerre froide - pareil désintérêt pose problème. Est-ce l'objet de la polémologie qui est inadéquat ou son projet ?

La théorie de Bouthoul a vieilli sur nombre de points de « doctrine » :

- L'alternance périodes de paix / périodes de guerre pensée en termes de courbes et de seuils : dans certaines conditions, au-delà d'un degré d'accumulation de facteurs dits *polémogènes*, il y aurait « passage » à la guerre. Puis retombée et nouvelle phase de paix.
- Cette alternance est, sinon fatale et prédictible, du moins elle peut se relier avec d'autres variables, en particulier démographiques.
- La guerre est, une fin qui se déguise en moyen. Les hommes croient la faire pour régler une querelle. En réalité c'est le désir de guerre qui trouve des prétextes.
- L'agressivité collective subit des variations énergétiques et se « décharge » périodiquement quand elle ne peut être contenue (l'idéal serait de la détourner sur des objets moins dangereux). Impossible, ici de ne pas songer à une métaphore hydraulique, telle celle de la vapeur qui monte et s'accumule
- La guerre est de l'ordre de dépense (que ce soit celles de forces psychiques accumulées, ou de jeunes hommes en surnombre, ce qui implique d'une fonction de régulation démographique). Pour le dire encore plus brutalement : on ferait la guerre sans le savoir « pour » avoir des morts, pas pour s'emparer d'une ressource rare (territoire, richesses, prestige...). Elle aurait une fonction de régulation démographique, ce serait un infanticide « différé », thèse la plus contestée de Bouthoul (notamment critiquée par R. Aron).
- Cette agressivité se trouve une cible et se transforme en animosité dirigée envers une autre collectivité, par l'effet de ce que Bouthoul nomme des complexes belligènes. Ainsi le complexe dit d'Abraham consisterait en la recherche d'un bouc émissaire. D'autres en la projection paranoïaque sur l'autre de l'agressivité que ressent une communauté. Il y aurait donc un stade où l'agressivité préexistante se choisit son ennemi (et une occasion d'éclater en violence physique).. Plutôt que des complexes au sens freudien, cela ressemble à des *dérivations* au sens de Pareto : discours pseudo-logiques, par lesquels les hommes se dissimulent les « résidus » psychiques, éternels mécanismes inconscients qui les gouvernent.

Ces thèses ont suscité nombre d'objections :

- Surinterprétation de l'impact démographique dues aux guerres :elles vont du zéro mort au génocide ce qui rend toute systématisation impossible.
- Généralisation du modèle de la guerre « nationaliste » de type 14-18 (les foules brûlant d'en découdre).
- Systématisation du rôle de l'agressivité (ce qui néglige par exemple le rôle de l'obéissance ou de la facilité qu'il y a à tuer autrui si l'on bénéficie d'une technologie très supérieure).
- Sous-estimation des mécanismes du faire-croire dans le déclenchement des violences (on nous fera difficilement admettre que la culture du cavalier mongol, la foi du jihadiste et la motivation d'un soldat en opération « humanitaire » sont des variantes secondaires d'une même pulsion destructrice « cherchant qui dévorer »).
- Surévaluation du passage d'une mentalité de paix à une mentalité de guerre pour l'ensemble de la population. Ceci est de moins en moins vrai soit pour des nations jouissant d'une immense supériorité technologique et pour qui la guerre devient une opération de police déléguée à des professionnels, soit, au contraire, pour des peuples soumis à une violence perpétuelle. De façon générale : la polémologie postule une nette coupure entre guerre et paix qui correspond moins à l'expérience contemporaine où les choses sont plus floues.
- Goût excessif pour les données chiffrées censées éclairer des « cycles » des violences collectives, notamment dans des « baromètres » qui devaient annoncer des montées et décrues dans les violences collectives

Il y aurait donc beaucoup à réviser dans les apports de la polémologie première manière et surtout à en rabattre quelque peu sur ses ambitions initiales de la polémologie (la connaissance des guerres comme génératrice de paix).

## **Redéfinir la guerre**

Surtout, la définition du phénomène guerre pose problème. Pendant des siècles, en temps de paix les fils enterraient les pères, en temps de guerre, les pères enterraient les fils. Ethnique, tribale, familiale, clanique, seigneuriale, la violence collective armée revenait comme les saisons et prélevait son impôt démographique. Puis apparut en Europe une forme de conflit armé que l'on peut appeler suivant le cas « étatique classique », ou « westphalienne » (par allusion aux traités de Westphalie de 1648 qui faisait de la guerre un monopole étatique). Elle est aussi dite « clausewitzienne » : son plus grand théoricien y voit un moyen de pression symétrique décidé par un État et exercé par un corps de professionnels (les soldats), : il est censé régler un différend



politique et aboutir à une paix qui concrétisera la victoire. La victoire s'inscrit dans l'Histoire quand l'autre État signe un traité qui fera durer sans le contester l'avantage obtenu par le vainqueur (par exemple l'Alsace et la Lorraine) ou s'il disparaît en tant qu'État (ou quand le vaincu abandonne la compétition pour la conquête de l'État en cas de guerre civile)..

Cette guerre idéale (mais certainement pas idéale) a été remise en cause par des acteurs non étatiques : révoltes, guerres de partisans, guerres révolutionnaires, guérillas, voire pour certains terrorisme. (guerre du pauvre).

Leur statut est bouleversé. Depuis le 11 Septembre, une partie de la planète, en dépit ou à cause de son hyperpuissance, éprouve un état de dangerosité sans précédent traduit par un état de guerre sans équivalent. Pour le dire plus brutalement : les USA considèrent la guerre (ou plutôt l'intervention) comme un mode de régulation quasi policier de l'ordre mondial voire comme un mode d'élimination quasi prophylactique des risques de trouble (guerre préemptive). Où passe la frontière entre une guerre et une opération de représailles, une intervention dite humanitaire ou de sécurisation, ou une pseudo-guerre dite de l'information ou économique ? Certes, elles ne nécessitent plus guère ces montées d'adrénaline et ces passions collectives que décrivait Bouthoul., mais leur statut ne fait pas moins question.

L'abolition des anciennes distinctions (politique qui décide, soldat qui combat, civil qui subit ; temps de guerre, temps de paix...) est aussi le fait de « faibles », dont les jihadistes. Leur guerre de perturbation et d'humiliation symbolique trouve des cibles partout : l'Occident, les régimes arabes «complices », les musulmans «anathèmes», d'où une autre guerre sans fin et sans limite.

Ailleurs, les massacres ethniques, le crime organisé, les désordres dans les zones grises, l'action des milices privées et identitaires, les émeutes et massacres, deviennent plus difficiles à distinguer d'une « vraie » guerre.

Pendant qu'une fraction de l'humanité (surtout nous les Européens) est psychologiquement délivrée de l'obsession millénaire de risquer un jour de mourir à la guerre, et qu'une autre n'a jamais expérimenté la paix...

Anarchique ou technologique, barbare ou froide, aussi difficile à délimiter en son début qu'en sa conclusion, déterritorialisée et asymétrique, étendant le spectre de ses instruments matériels comme celui des passions qui la nourrissent, la guerre est devenue aussi malaisée à définir ou classer qu'à expliquer ou prédire. Tous les éléments qui servaient à l'identifier (la définition des armes et des acteurs, celle la puissance souveraine qui la dirige ou en constitue l'enjeu, le concept de victoire ou de but politique, la notion de mort « légitime » ...), tout cela se dissout devant nos yeux. Ce n'est pas, bien au contraire, une raison pour renoncer à comprendre, ni pour faire son deuil du très beau projet des polémologues.

Le reprendre à neuf demanderait sans doute beaucoup d'efforts pour :

- Rendre compte des nouvelles formes de la guerre et des nouvelles gradations de la violence collective.
- Se placer à juste distance des débats actuels sur la stratégie ou sur la guerre juste.
- Trouver une approche transdisciplinaire assez ouverte pour traiter à la fois les aspects anthropologiques de la guerre et de sa modernité.
- Éviter le piège de l'explication psychologique -nature humaine immuable-, comme le déterminisme économique ou technologique (comme l'obsession de la Révolution dans les Affaires Militaires, de la *Netwar* ou de toutes les nouveautés stratégiques en général)

- Pour le formuler plus brutalement : ne pas se contenter de gloser sur les classiques (du type : relire Aristote ou Clausewitz qui ont tout dit) ni, symétriquement, de répéter que « plus rien ne sera comme avant avec Internet (ou avec la globalisation) ». Comprendre comment les invariants de la guerre interagissent avec les grandes mutations idéologiques, technologiques et politiques sans la facilité des classifications et scissions historiques (guerre post-moderne ou post-cela, de troisième ou quatrième guerre ou génération...).
- Éviter les coupables trop faciles (l'Empire, les structures inégalitaires, la culture de guerre) comme la *peace research* anglo-saxonne et scandinave.
- Rendre leur place aux éléments symboliques du conflit armé (croyances communautaires, moyens de direction des combattants et des non-combattants, mémoires identitaires des conflits passés...) mais aussi aux moyens concrets qui donnent toute leur efficacité à ces symboles (les technologies, tels les médias, et les organisations vouées à leur élaboration, leur conservation et leur propagation). On l'a compris le médiologue plaiderait ici pour sa chapelle.

Faut-il continuer la liste ? Le cahier des charges de la nouvelle polémologie est lourd . Est-ce une raison pour ne pas tenter l'aventure ?

F.B. Huyghe

#### Bibliographie de base

- Bouthoul G. et Carrère R., *Le Défi de la guerre*, PUF, 1976.  
 Bouthoul G., Carrère R., Annequin J.-L. *Guerres et civilisations*, Les Sept Épées, 1979  
 Bouthoul, G. *L'infanticide différé*, Hachette, 1971  
 Bouthoul, G. *Traité de Polémologie*, Payot, 1972  
 Caillois R. *Bellone ou la pente de la guerre*, Renaissance du livre 1963  
 Clastres P., *Archéologie de la violence*, Payot, 1977.  
 Eibl-Eibesfeldt, *Guerre et paix dans l'homme*, Stock 1976  
 Gros F. *États de violence Essai sur la fin de la guerre* NRF 2005  
 Freund J. *Sociologie du conflit* PUF 1983  
 Friedman G. et M. *The Future of War*. New York, Crown, 1996.  
 Galtung, J. «*Violence, Peace And Peace Research*», in *Journal of Peace Research*, No 6, 1971  
*Agression/Violence* Calmann-Lévy 1972  
 Joxe A. et al., *Formes et frontières de la guerre*, EHESS, 1991  
 Michaud Y, *Changements dans la violence*, Odile Jacob 2002  
 Misterlich A *L'idée de paix et l'agressivité humaine* N.R.F. Idées 1970  
 Philonenko A. 1976 *Essais sur la philosophie de la guerre*, Vrin 1999  
 Simmel G. *Le conflit* Circé Poche 1995 préface de J. Freund  
 Van Creveld M., *The Transformation of War* New York, Free Press 1991

Sur la définition et l'histoire de la polémologie voir :

*Études polémologiques* N°1 à 52 de 1966 à 1990

Article Polémologie de l'Encyclopedia Universalis par M. Giès

*Bouthoul et la polémologie* in *Les champs de Mars* N°12, La documentation française 2003

Et la rubrique polémologie de notre propre site : <http://www.huyghe.fr>



## La polémologie au risque de la nécrologie

Un texte publié dans [Médium](#)

Comment se perd une idée magnifique ? L'histoire de la polémologie<sup>1</sup> (science de la guerre, terme inventé par Gaston Bouthoul en 1942) fournit un exemple parfait de projet intellectuel incontestable en son principe, capable de mobiliser quelques années des talents exceptionnels mais non de perdurer ni de transmettre.

L'idée de départ se formule de diverses manières : construire une sociologie de la guerre, étudier ses facteurs déclenchants en toute neutralité axiologique, comprendre le phénomène guerre, ses cycles, fonctions et substituts. Ou plus simplement «étudier la guerre pour préparer la paix».

À la fin de la Seconde Guerre Mondiale, Gaston Bouthoul (1896-1980), sociologue et démographe, fonde avec la résistante et féministe Louise Weiss (1893-1983), l'Institut Français de Polémologie (IFP). Son projet se veut positiviste et optimiste : prévenir la guerre par la connaissance de ses causes.

### *Problèmes de succession*

Soixante ans plus tard, l'institut et ses publications ont disparu. Des vingt-six livres de Bouthoul ne se lit plus guère que «Traité de polémologie<sup>2</sup>» de 1972 (reprise d'un ouvrage de 1951)<sup>3</sup>. Le dernier rayon « polémologie » d'une librairie parisienne a été rebaptisé «stratégie», terme qui, lui, parle aux lecteurs. Seule a survécu une filiale de l'IFP créée par Julien Freund<sup>4</sup> à l'université Marc Bloch de Strasbourg. Pour y avoir participé à un colloque en Juin 2006<sup>5</sup> nous pouvons dire – sans rien retirer au mérite des organisateurs- qu'ils sont les premiers à faire un constat de quasi échec de la discipline<sup>6</sup>.

Certes, le vocable polémologie est traduit dans d'autres langues, employé par des universités ou des centres belges, allemands ou latino-américains. Mais *polemologia* ou *polemology* sont synonymes de «relations internationales et risques de conflits», loin du dessein initial : analyser la guerre comme constante de l'histoire de notre espèce.

L'explication la plus communément admise est que la discipline a souffert de trop s'identifier à son fondateur. Né avant le XX<sup>e</sup> siècle, à la fois avocat, démographe, économiste, spécialiste de la guerre, mais toujours civil, Gaston Bouthoul fut un indépendant sans tribune médiatique, sans pouvoir sur les jurys de thèse et les carrières même s'il enseigna à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sans *think tank* pour rentabiliser son expertise, sans Prince à conseiller, sans cause politique désirant exploiter cette «logie» pour justifier son «isme».

Il traversa Mai 68 et le triomphe de la vidéosphère sans changer de rhétorique. Ce n'était pas un homme de l'image : qui l'a vu à la télévision ou a vu une de ses rarissimes photos ? Ce n'était pas non plus l'homme des débats et de l'actualité. Même à la période de gloire de la discipline, les années 70, personne ne songeait à l'interroger, lui ou ses disciples, sur la guerre du Vietnam, la libération sexuelle ou les dissidents. Les polémologues semblent développer une étrange pudeur : ne pas analyser à chaud les conflits en cours, par crainte de manquer d'objectivité. Ils étaient plus diserts sur les guerres puniques que sur celle du Golfe. Ce n'est pas ainsi que l'on prend part au spectacle de la société du commentaire.

Toute fondation appelle une succession. Or, en ce domaine aussi le capital intellectuel de l'Institut Français de Polémologie s'est vite dispersé. Cette institution vivait un peu de bric et de broc : le dévouement de proches, l'appartement de Louise Weiss prêté à l'institut, une subvention accordée par Pierre Messmer ministre de la Défense en 1966 et qui durera dix ans, le rattachement, à la mort de Bouthoul, de l'IFP à la Fondation des Études de Défense Nationale, elle aussi aujourd'hui disparue ...

La polémologie était connue par les revues *Guerres et paix* (dix-sept numéros de 1966 à 1970) puis *Études polémologiques* qui paraît régulièrement jusqu'en 1978 puis aléatoirement jusqu'en 1986. En 1990, dix ans après la mort de Bouthoul, elle disparaît au N°52, manque se fondre avec *Stratégique*, puis est remplacée par *Cultures et conflits*<sup>7</sup> revue du Centre d'études des conflits<sup>8</sup>. Il s'agit cette fois d'une «sociologie politique de l'international», traitant des conflits, mais qui ne fait plus référence au projet initial de la polémologie : comprendre voire prédire et prévenir la guerre.

L'IFP disparaît en 1993, tandis que subsiste sa filiale l'Institut de Polémologie de Strasbourg, dirigé par Julien Freund. Or ce dernier, mort en 1993 souffrait de handicaps qui font obstacle aux réputations intellectuelles sérieuses dans notre pays : provincialisme alsacien, aristotélisme affiché, sulfureuses références à Carl Schmitt, aucun jargon, refus de la mode exacerbé jusqu'à arborer un béret basque...

De façon générale, la discipline a souffert d'un problème de classement. La revue *Études Polémologiques* faisait se rencontrer des psychanalystes, des anthropologues, des économistes, des démographes, des philosophes. On y lisait le général Poirier, le philosophe Philonenko, le psychanalyste Fornari. On y discutait les thèses de Lorenz ou de Girard, mais aussi des cycles de Kondratieff. Pareille transdisciplinarité se conciliait mal avec les catégories académiques et médiatiques. Fallait-il classer la polémologie dans les relations internationales, les sciences politiques, la philosophie, la sociologie ? Quelle CNU ou rubrique ? Comment s'y référer dans un édito de *l'Express* ou de *l'Obs* ?

Dans les années 70, la discipline ne s'inscrivait pas dans un schéma de lutte des classes, dans les années 80, elle ne parlait pas des droits de l'homme. Dès les années 90, elle est devenue confidentielle. Depuis le film *Mondovino* (2004), on songe plus souvent à interroger un œnologue sur la mondialisation qu'un polémologue.

### ***Les idées qui trouvent reprenneur***

La polémologie a souffert d'une concurrence internationale. Face à l'école de Bouthoul décrivant la guerre comme une constante de l'histoire avec régularités observables, la rivalité est venue de la *peace research*, de l'*irénologie*, de la *Friedenforchung*... La différence n'est pas que sémantique. Dès les années 70 ces nouvelles disciplines proposaient une vision plus politiquement correcte de la guerre : une violence structurelle. Depuis, elles fleurissent dans les pays nordiques où elle inspirent nombre de centres de recherche.

À travers le discours du norvégien Johann Galtung<sup>9</sup>, le conflit collectif armé rejoint avec l'élitisme, le sexisme, l'ethnocentrisme, le racisme, le *classisme*, l'*agésisme* (préjugés basés sur l'âge), la violence écologique faite à la Nature, le statut de symptôme de la domination. Ce sont les contraintes qui empêchent l'épanouissement de l'individu. Les guerres, filles de l'exploitation et de l'impérialisme, justifient soit l'attente d'une répartition plus égale des ressources, soit des procédures de négociation et *peace building* chères aux ONG.

La polémologie «à la française» fut facilement accusée de justifier la guerre comme éternelle et récurrente. La *peace research* l'expliquait par ses racines culturelles (les mentalités « archaïques ») plus ses causes structurelles, exploitation et aliénation. Ce qui ratissait large et offrait un champ d'activité plus gratifiant, en particulier pour les organisations internationales. Dans le monde anglo-saxon, entre la *peace research* (bonnes intentions) et les *conflict studies* (bonnes recettes), peu de place pour la polémologie (bonnes questions).

Manque d'organisation, culte de la personnalité, sous-évaluation de la balistique des messages, négligence des réseaux, mauvaises relations avec les bureaucraties et médiacraties, absence d'offre doctrinale adaptée à la moyenne intelligentsia, francocentrisme, retard sur la mondialisation du marché des idées, look vieillot... faut-il continuer à accabler la polémologie ? Pour le moins, il faut chercher ses faiblesses dans ses présupposés.

Le schéma de Bouthoul reposait sur quatre postulats :

- Une fonction (il suggérait qu'elle pouvait être démographique) ou des fonctions expliquant le caractère universel et récurrent du phénomène. Grande consommatrice de vies des jeunes hommes en surnombre, la guerre aurait constitué un « infanticide différé » donc une régulation.
- Les cycles guerriers renverraient à des facteurs structurels variables (géopolitiques, historiques, démographiques, économiques ou autres) dits « belligènes » : ils favorisent les montées de violence collective dont les guerres ne sont que les plus extrêmes. Leur étude permettrait une anticipation des conditions qui favorisent leur déclenchement.
- Une agressivité « collective » susceptible de fluctuations en serait au final la principale cause.
- Cette réserve de forces instinctives se trouverait un objet en devenant animosité (dirigée contre une autre collectivité) : un ennemi désigné et une justification qui rende la guerre souhaitable et morale.

Dans la notion de guerre il est possible de mettre l'accent ou bien sur le conflit (relation de deux groupes séparés par un différend et recourant au moyen le plus extrême de le résoudre) ou bien sur la violence (emploi de la force pour infliger un dommage). Bouthoul pousse la seconde logique jusqu'à faire de la guerre une fin qui se déguise en moyen, la recherche inconsciente d'une dépense (en jeunes vies) plutôt que la poursuite d'un gain, enjeu de l'affrontement.

Instincts, cycles, fonctions « au service de la vie », cristallisation de l'agressivité : tout cela semble maintenant daté, au moins dans sa formulation. Comme la plupart, reconnaissons que ces postulats sont trop simplificateurs pour servir vraiment.

Ainsi la régulation démographique par la guerre est difficile à soutenir à notre époque où un conflit armé peut soit faire zéro mort pour une des parties (au moins en théorie), soit se transformer en extermination de population. Et que signifient vraiment les chiffres rapportés au territoire et à l'époque ? Avec 180.000 légionnaires (mais sans économiser leurs vies) régnait la *pax romana* de la Perse à l'Écosse<sup>10</sup>. Avec 150.000 GI's (et un taux de pertes

inférieur de plusieurs décimales à celui des Irakiens) , les USA tiennent à peine la zone verte de Bagdad.

Quant à l'agressivité collective, montant et se déchargeant sur un modèle presque hydraulique, elle paraît bien imprécise. Admettons qu'il existe quelque chose comme une prédisposition ou une appétence pour la lutte entre groupes. Encore faut-il comprendre son lien avec deux phénomènes de croyance : l'obéissance (tout soldat se soumet littéralement *perinde ac cadaver*) et l'identification au groupe en droit d'exiger de ses membres qu'ils meurent pour lui. Et tuent sans sentiment de transgression ,au nom d'une forme de sacré.

Mais ceci n'a qu'une importance relative pour la question qui nous occupe : le fait qu'une idée soit fausse ou simplificatrice n'a jamais empêché sa propagation. Par ailleurs, qu'un lecteur d'*Études polémologiques* pouvait y puiser bien d'autres considérations fécondes sur la guerre que ces thèses du père fondateur.

Une idée adoptée est une idée adaptée. Et, de ce point de vue, la polémologie des années 70/80 n'offrait guère d'avantages. À l'époque, tout ce qui pouvait évoquer la notion d'une « nature humaine », surtout décrite de façon négative, faisait vite classer comme conservateur (le fameux « pessimisme » de droite). Aucune idéologie politique influente ne récupéra la discipline : elle n'indiquait pas de cause claire à nos malheurs, ni ne suggérait de remèdes évidents. La polémologie ne pouvait pas plus se retourner ni contre les capitalistes qui nous oppriment, que contre les archaïques qui refusent de se convertir au marché mondialisé ; elle ne pouvait justifier quelque recette de paix universelle. Idem dans la vie intellectuelle : elle ne fournissait aucun argument pour déconstruire la nouvelle philosophie, la pensée de Bourdieu, ou l'école de Chicago. Cette science de la guerre n'a pas su se faire d'ennemis assez prestigieux pour une grande controverse, ni d'alliés intéressés à son succès.

Au total, la polémologie était trop théorique pour les militaires, trop martiale pour les intellectuels (qui adorent exalter ou déplorer la guerre, mais pas la penser), trop distanciée pour les médias. Trop scientifique pour les uns, avec ses tableaux chiffrés et cycles, trop littéraire pour les autres.

Parfois, les élèves de Bouthoul ont tenté d'élaborer des instruments de nature à séduire une clientèle férue d'idées « applicables » (dirigeants, administrations, armées)... Ainsi les « baromètres polémologiques », calendriers des violences collectives. Ces tableaux<sup>11</sup> donnèrent lieu à quelques dérives, notamment le décompte des morts par accidents de la route (à l'époque on ne parlait pas de violence routière), dans l'espoir de distinguer des cycles de l'hostilité. Mais était-ce plus vague que les « mégatendances » ou autres scénarios pour l'an 2000 dont se gargarisaient les futurologues à la même période<sup>12</sup> ? Pourtant, se réclamer de la futurologie ou de l'avènement de la société de troisième vague évoquait une modernité positive, tandis que les textes de Bouthoul, Clausewitz et Thucydide restaient peu influents dans le marketing et les relations humaines.

### ***La guerre introuvable***

Les malheurs de la polémologie sont aussi à mesure de son ambition : rattacher le phénomène guerre, ainsi essentialisé, à des déterminants universels et récurrents. Et ce au moment où le statut du conflit armé se brouillait. La polémologie des débuts était déjà mal à l'aise pour

traiter de la guerre froide en termes d'agressivité collective. Elle le sera encore plus pour penser le rôle de la technique et de la croyance dans les formes de conflit typiques des deux dernières décennies.

Chacun a compris que la guerre « classique » par des armées obéissant à des États sur un territoire limité, avec début et fin incontestables, visant à un traité de paix, cette guerre-là ne fut qu'une parenthèse historique. Les guerres interétatiques représentent un dixième des conflits armés à travers le monde depuis les années 90, suivant les statistiques de l'Université de Hambourg.

Il faut désormais rendre compte outre la guerre « civile » de la guérilla, de l'émeute, du terrorisme, du massacre dans quelque « zone grise » anarchique de la planète, du crime organisé... Ou à l'autre bout de la chaîne de l'expédition humanitaire armée, des représailles plus ou moins ciblées, de la pacification, des opérations de police internationale et autres méthodes des puissances à haute technologie<sup>13</sup>.

Nous vivons donc l'époque des « guerres sans... ». Certes, ce sont des violences armées collectives durables aux finalités apparemment politiques (ce qui est sommairement la définition de la guerre) mais il y manque un des éléments typiques de la guerre « classique », celle que décrivent les livres d'histoire.

Ainsi la « guerre globale au terrorisme » des USA aux jihadistes est à la fois une guerre sans fin (sans victoire possible d'un côté ou de l'autre puisqu'on imagine aussi mal la reddition du dernier islamiste que l'établissement d'un califat à Washington D.C.), sans ennemi bien défini (le terrorisme, l'extrémisme musulman ?), sans territoire fixe<sup>14</sup>.

Pour la doctrine stratégique chinoise la guerre sera désormais « sans limite<sup>15</sup> », c'est-à-dire en fait sans déclaration, sans début ni clôture des hostilités, et sans limitation des armes (la guerre économique, l'offensive idéologique, le sabotage informatique, la déstabilisation politique pouvant se substituer aux missiles et aux canons).

Au Darfour ou en Colombie, dans des provinces entières, des hommes armés, milices ou bandes, s'affrontent sans que des notions comme civil ou militaire, front ou arrière, belligérants ou neutres, offensive ou trêve aient plus de sens que les concepts de traité ou de souveraineté. À l'évidence le schéma de Bouthoul s'adapte mal à cet éparpillement, lui qui suppose ses populations dont la mentalité bascule de la paix à la guerre sous l'effet de « facteurs belligènes ».

Faut-il enterrer la polémologie ? Tout ce qui précède ressemble à un faire-part ou à un réquisitoire, où les plus malicieux puiseront matière à comparaisons avec notre propre discipline. Tout au contraire, nous pensons que le champ de l'étude des violences armées reste ouvert et que les erreurs des pionniers sont révélatrices.

Il est tentant de redécouvrir la polémologie sous l'angle des voies et moyens du faire-croire. Que deux des dix-sept numéros des *Cahiers de Médiologie*<sup>16</sup> aient été consacrés à des sujets proches (Kosovo et terrorisme) y encourage. Toute violence collective organisée suppose des médiations, des représentations, des moyens matériels et humains de communication, propagation et transmission. Sans refuser l'apport éventuel d'autres disciplines, la médiologie ne pourrait-elle s'intéresser aux deux aspects de la guerre qui échappaient un peu à la polémologie : technologie et symbolique ?



La guerre est affaire de croyance et de savoir.

- Avant, au moment de la désignation de l'ennemi.
- Pendant, lorsque le succès des opérations dépend d'une bonne circulation de l'information et de la diffusion de mots et d'images qui motivent et démotivent, voire d'une bonne image de la guerre.
- Après aussi, quand la mémoire des hostilités et le constat de la victoire deviennent des traces. Ceci vaut depuis la conservation d'un traité international jusqu'à l'érection d'un arc de triomphe, en passant par la littérature ou le cinéma, instruments de la mémoire collective (donc des victoires et des défaites). Il y a guerre là où les hommes croient la faire pour écrire l'histoire.

La guerre est affaire de renseignement, de persuasion, de proclamation, de défi, de commémoration, d'humiliation, d'affirmation symbolique, d'autorité, de foi, de sacré.. Autant de domaines où la médiologie pourrait s'exercer : là où les autres ne voyaient que la confrontation des forces, nous pourrions aussi penser la guerre des signes.

F.B. [Huyghe](#)

---

<sup>1</sup> Voir *Bouthoul et la polémologie* in Les champs de Mars N°12, La documentation française 2003 ainsi que l'article « Polémologie » rédigé par Michel Giès pour l'Encyclopedia Universalis

<sup>2</sup> Bouthoul, G. *Traité de Polémologie*, Payot, 1972

<sup>3</sup> Il serait juste de citer également : *Le Défi de la guerre*, PUF 1976 *Guerres et civilisations* Cahier de la Fondation pour les Études de Défense Nationale, Les Sept Épées, 1979 (avec R. Carrère et J.-L. Annequin), *L'infanticide différé* Hachette, 1971, *La Guerre* P.U.F., 1953

<sup>4</sup> Voir Freund J., "Polémologie, science des conflits", *Études polémologiques*, n° 4, avril 1972 et *Sociologie du conflit*, PUF 1983

<sup>5</sup> Journée d'étude Héritage et actualité de la polémologie à Strasbourg le 2 juin 2006. Actes à paraître.

<sup>6</sup> Voir notre propre contribution suivie d'une bibliographie de la polémologie sur [http://www.huyghe.fr/actu\\_193.htm](http://www.huyghe.fr/actu_193.htm). Voir la rubrique polémologie sur le même site : [http://www.huyghe.fr/actu\\_r2.htm](http://www.huyghe.fr/actu_r2.htm)

<sup>7</sup> <http://www.conflits.org/>

<sup>8</sup> À titre d'exemple, sur le site de la Fondation pour la recherche stratégique (<http://www.frstrategie.org/>), on trouve une page consacrée au Centre d'étude des conflits, qu'elle est censée abriter, mais pas le mot « polémologie »

<sup>9</sup> Galtung, J. « *Violence, Peace And Peace Research* », in *Journal of Peace Research*, N° 6

<sup>10</sup> C.M. Wells *L'impero romano*, Il Mulino 1992

<sup>11</sup> Voir *Études Polémologiques* n°46 qui décrit ces banques de données de l'IFP

<sup>12</sup> Voir *Les experts*, Plon 1994

<sup>13</sup> Sur ce thème de la redéfinition de la guerre : Van Creveld M., *The Transformation of War* New York, FreePress 1991, Gros F. *États de violence Essai sur la fin de la guerre* NRF 2005, Courmont B. et Ribnikar D. *Les guerres asymétriques*, PUF 2002

<sup>14</sup> F.B. Huyghe *Quatrième guerre mondiale. Faire mourir et faire croire* Ed du Rocher, 2004

<sup>15</sup> Lang Qiai et Xiangzui Wang, *La Guerre hors limites*, Payot Rivages, 2003

<sup>16</sup> Cahiers de médiologie n° 8, *Croyances en guerre L'effet Kosovo*, Gallimard 1999 et n°13 *La scène terroriste* 2002